

François Beiger

L'enfant et la médiation animale

Une nouvelle approche par la zoothérapie

2^e édition

DUNOD

Illustration de couverture © Iurii Sokolov – Fotolia.com

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2016 (2008 pour la première édition)

5 rue Laromiguière, 75005 Paris

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-074709-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Avant-propos. 2003 – 2016 V

Première partie

HISTOIRE DE LA ZOOTHÉRAPIE

1. QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES 3
2. MES MAÎTRES À PENSER 11

Deuxième partie

QU'APPELLE-T-ON MÉDIATION ANIMALE ?

3. LE RÔLE SOCIAL DE L'ANIMAL DANS NOTRE SOCIÉTÉ HUMAINE 19
4. ÉTUDE DU COMPORTEMENT ET DE LA COMMUNICATION AVEC L'ANIMAL 35
5. TOUTE MÉDIATION PAR L'ANIMAL SE PRÉPARE 55
6. LES AUTRES ANIMAUX FAMILIERS MÉDIATEURS 75

Troisième partie

PATHOLOGIES, ATELIERS ET MÉDIATION

7. LA MÉDIATION ANIMALE AU SERVICE DE L'ENFANT EN DÉFICIENCE MENTALE 87
8. DONNER UN SENS À LA MÉDIATION PAR L'ANIMAL 109
9. LA MÉDIATION PAR L'ANIMAL, UN ALLIÉ POUR L'ENFANT TRISOMIQUE 121

10. L'ENFANT HYPERACTIF	137
11. MALADIE MENTALE ET MÉDIATION ANIMALE	151
12. LE JEUNE EN DIFFICULTÉ	159
13. LE CHIEN, MÉDIATEUR POUR LES ENFANTS MALADES EN MILIEU HOSPITALIER	173
14. LA ZOOThÉRAPIE ÉDUCATIVE	181
Épilogue	189

ANNEXES

1. L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZOOThÉRAPIE (IFZ)	195
2. LES MAISONS D'ÉVEIL SPÉCIALISÉES	199
3. ÉCHELLE D'ÉVALUATION POUR LE SUIVI DE L'ENFANT AUTISTE OU APPARENTÉ <i>Selon l'Institut français de zoothérapie</i>	205
Bibliographie	209
Table des matières	212

Avant-propos

2003 – 2016

TREIZE ans déjà, que sous l'impulsion de l'Institut français de zoothérapie, premier organisme professionnel de formation en France, la zoothérapie ou médiation par l'animal est aujourd'hui reconnue comme une spécialisation des métiers de la santé et du social. Plus de 250 professionnels sont, chaque année, formés par IFZ aux pratiques de cette spécialisation. On ne peut s'improviser zoothérapeute sans connaissances approfondies des pathologies que l'on rencontre dans le champ de la santé et du social.

La mise en place des différents ateliers thérapeutiques, à l'aide d'une médiation par l'intermédiaire d'un animal, expliqués dans ce livre est le fruit de mes nombreuses années d'observation, de travaux et d'analyses entre l'animal et les personnes fragilisées dans leur vie. La réussite constatée de ces relations thérapeutiques tient au fait qu'il est l'antidote parfait à nos solitudes, à nos tensions, à nos appréhensions, à notre anxiété, à nos troubles. Il a cette capacité de déchiffrer nos différences et surtout ne porte aucun jugement verbal.

Partie

I

HISTOIRE
DE LA ZOOTHÉRAPIE

1

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

L'ANIMAL EST-IL UNE MACHINE ?

Pour René Descartes (1596-1650) l'être humain se définit par la phrase « je pense donc je suis ». À l'opposé, il définit l'animal comme une machine. Il prétend que l'animal est démuné non seulement de la pensée, mais également de toutes les propriétés de la substance pensante : volonté, sensibilité, langage. Et pourtant, Descartes ne réfute pas le monde merveilleux des animaux, telle l'ingéniosité des castors ou des abeilles. Pour lui, cette ingéniosité, l'animal l'a reçue comme un programme du créateur qui témoigne de la grandeur de celui-ci. Il estime qu'un fossé sépare donc l'homme de l'animal, fossé représenté par la pensée et le langage, car ce qui distingue l'homme de l'animal c'est la conscience. On peut parler de dualité, avec d'un côté l'âme, la conscience, la parole, spécifique à l'humain et de l'autre, le corps purement matériel et mécanique chez l'animal.

Peut-on alors expliquer l'intégralité du comportement animal par des moyens biomécaniques ? Cela voudrait dire que l'animal est incapable de s'adapter et de réagir à des situations, ce que l'observation des animaux en général dément, et que je confirme par mes nombreuses études du comportement animal et notamment du monde canin et de la faune canadienne. Autre désaccord avec la pensée de Descartes, sa revendication selon laquelle l'animal

n'a pas de sensibilité donc pas de souffrance. Il serait totalement ridicule de penser qu'un animal, et notamment le chien, n'ait aucune émotivité dans la douleur. La Charte universelle des droits de l'animal proclamée le 15 octobre 1978 à la Maison de l'Unesco à Paris, prouve le contraire. En opposition à la méthode cartésienne, lorsque Condillac (1715-1780) écrivait le *Traité des animaux*, il reconnaît à l'animal une sorte de conception et même un langage. Mais il précise bien que ce langage est limité et différent de celui de l'être humain. Condillac accorde donc à l'animal une certaine capacité de communiquer, de composer. En quelque sorte il lui attribue une âme. Ce que je confirme à nouveau, par mes nombreuses expériences acquises sur le terrain avec mes 72 chiens polaires.

Exemple : Lors d'une de mes expéditions sur la toundra, avec des jeunes à problèmes sociaux, à un passage sur la banquise, la glace s'est ouverte sous le poids de mon attelage et une de mes chiennes Husky s'est retrouvée coincée entre deux blocs de glace et à hurler de douleur tant sa souffrance était forte. Pendant que je lui portais secours, comme pour soulager son mal elle me planta les crocs dans mon poignet sans pour autant me blesser, mais juste pour me communiquer sa douleur.

L'HOMME ET LE SINGE

Roger Fouts, un psychologue américain, a enseigné à des chimpanzés le langage des signes. Il a remarqué que les singes étaient capables d'associer des mots pour définir de nouveaux concepts. Darwin n'avait-il pas raison ? Ne ressemblons-nous pas aux singes non seulement dans notre descendance mais aussi mentalement ? L'homme et le singe ont un passé commun. Des indices frappants prouveraient que l'homme et le singe, il y a de cela environ huit millions d'années, étaient bien de la même souche. Ces signes décelés dans le patrimoine génétique du chimpanzé sont l'ADN. Il y a peu de temps, une équipe internationale, principalement américaine, est parvenue à identifier et a pu constater que les patrimoines génétiques de l'homme et du singe sont semblables

à 98 %. C'est peu et beaucoup à la fois, mais c'est surtout une confirmation de la théorie de Darwin : la Terre a été peu à peu colonisée par les plantes, des organismes unicellulaires qui, de mutations en mutations, ont évolué vers des êtres plus complexes : les animaux, parmi lesquels l'homme.

KONRAD LORENZ

L'animal est-il doté d'une intelligence ?

Lorsque l'on parle de comportement animal on entre dans le domaine de l'éthologie. C'est une discipline récente issue de la biologie et qui fut mondialement reconnue depuis les travaux de Konrad Lorenz. Né à Vienne en 1903, Konrad Lorenz fait des études de médecine et à trente-quatre ans, enseigne la psychologie animale et l'anatomie comparée à Vienne pendant trois ans. Il devient professeur à l'Université de Königsberg en 1940. Il dirige l'institut d'éthologie comparée d'Altenberg de 1949 à 1951, l'institut Max-Planck de physiologie du comportement de Buldern de 1951 à 1954 puis celui de Seewiesen en 1954. Ses travaux sont couronnés par le prix Nobel de physiologie et de médecine en 1963. Il fut le père de l'éthologie moderne qui est la science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel. Lorenz s'est énormément intéressé aux comportements sociaux des animaux, à leurs rituels plus particulièrement. Chaque espèce animale a ses rites cérémoniels d'accouplement qui peuvent être précédés d'un combat entre individus de même sexe et de la même espèce. Qu'ils soient religieux, maçonniques, sociaux, funéraires ou tout simplement une forme d'habitude quotidienne, l'humain n'a-t-il pas aussi ses rites ? Lire quelques lignes d'un livre avant de s'endormir, pour beaucoup d'entre nous constitue un rite.

On peut certes aboutir à des conclusions simplistes quand on s'inspire trop de ce qu'on a observé chez les animaux pour éclairer les humains sur la conduite de leur vie. Mais, précaution prise, qui voudrait se priver des repères que l'animal est capable de nous transmettre ? Il est bien difficile en tout cas de nier l'intérêt que présente la connaissance de l'instinct que Lorenz a acquis en

observant les animaux. Konrad Lorenz, Tinbergen et Frisch (prix Nobel 1973) portèrent un dur coup aux théories de Pavlov et des behavioristes selon lesquels, tout dans l'être humain est construit de l'intérieur par un mode de conditionnement. Ils démontrèrent que les comportements des animaux sont, pour l'essentiel, innés, voire naturels, c'est-à-dire déterminés, ou plutôt organisés par les gènes. La théorie des instincts faisait ainsi la jonction avec le néo-darwinisme. C'est, bien entendu, par des observations et non par l'analyse de l'ADN que Konrad Lorenz en est venu à cette conclusion de comportements innés même si certains sont acquis.

L'inné et l'acquis

Le phénomène de l'empreinte, décrit pour la première fois par Lorenz, illustre bien la part de l'inné et de l'acquis dans le comportement animal. À un stade précis du début de sa vie, le petit animal s'identifie à un autre être vivant, quel qu'il soit, et il a ensuite tendance à le suivre tout le temps. C'est, précise Lorenz, la nature, l'inné, qui lui dit *suis*, et c'est la culture, l'acquis, qui lui dit *qui suivre*. Je peux citer un exemple très précis : en hiver 1993, lors d'un de mes séjours dans la toundra avec le peuple inuit du Canada, un très jeune ourson blanc s'était égaré loin de sa mère et de son frère. En remarquant notre présence dans son environnement et au bout d'une journée, il finit par s'habituer à notre empreinte puis se rapprocha de nous pour nous suivre. Il s'installa à nos côtés pendant quarante-huit heures. Le surlendemain, on retrouva les empreintes de sa mère ce qui permit au jeune ourson de retrouver l'odeur de sa mère qu'il reconnut facilement. Par la suite, nos observations nous ont permis de constater qu'il retrouva sa mère. Combien de jeunes animaux dans la nature, dont la mère est tuée, se rapprochent de l'être humain ! Mais c'est aussi, l'odeur, les ondes positives ou négatives que l'humain dégage qui donnera confiance ou non au jeune animal. On retrouve le même phénomène de repère lorsque l'on croise ou que l'on approche un chien pour la première fois. Son sens de l'odorat extrêmement développé lui communiquera notre empreinte et donc notre contenance qu'il utilisera pour nous aborder.

À ce jour, on n'a pas encore vraiment découvert de liens précis entre un gène donné et un quelconque comportement. Mais n'est-ce pas l'homme qui a changé dans l'évolution de sa personnalité depuis des millions d'années ? N'est-ce pas lui qui a perdu en grande partie les sens extrêmement importants pour la survie de toute espèce vivante ? Notamment la vue, l'odorat, le toucher sans parler de l'intuition qui de nos jours fait défaut chez un grand nombre d'humains. L'homme s'est urbanisé et habitué à un certain confort qui fait que la moindre catastrophe le rend vulnérable. L'animal sait s'adapter aux variantes de l'environnement. Pour preuve, lors d'un tremblement de terre, d'un tsunami, les animaux, avant que la catastrophe ne se produise, ont déjà perçu sa venue par intuition. L'animal est pourvu d'une force de caractère qui lui permet d'aller à l'essentiel en cas de survie. L'animal est dans un monde sensoriel alors que l'homme vit dans un monde de subterfuge verbal. C'est le mélange de ces deux éléments qui permet précisément en zoothérapie de souscrire un échange se situant bien en dehors de ce déguisement verbal. L'animal n'est pas dans ce monde de préjugés que l'homme entretient continuellement. Le contact entre l'être humain et une autre entité vivante, tel l'animal, procure un sentiment de confiance, un stimulus. L'animal devient rapidement le guide des émotions. C'est la rencontre entre deux espèces très différentes et pourtant historiquement apparentées.

LA ZOOTHÉRAPIE ? PAS VRAIMENT NOUVEAU !

C'est au XVIII^e siècle que l'on trouve les premières prémices de l'animal thérapeute. L'Anglais William Tuke (1732-1822), philanthrope et humaniste, après avoir été outré des conditions de vie des malades mentaux dans un asile d'aliénés de la ville d'York dans le nord de l'Angleterre, fonda l'Institut York Retreat qui ouvrit ses portes en 1796. C'est ainsi qu'en 1792 William Tuke redéfinit la santé mentale et utilisa une approche faite des concepts moraux de la bonté et de la considération de l'être humain. Il confia des lapins et des volailles aux malades mentaux pour leur entretien journalier afin de réduire au minimum le désordre des

patients et établir une chronologie qui désangoissera le malade mental. Ces derniers se sentirent immédiatement responsables de ces animaux et d'eux-mêmes par la même occasion. L'animal devient le stimulus. C'était à cette époque un très grand pas en avant pour la reconnaissance des malades mentaux qui étaient, la plupart du temps, considérés comme des animaux et attachés dans leur cellule.

À la même période, en 1793, Philippe Pinel, le père de la psychiatrie en France, est nommé à l'hôpital Bicêtre et parle déjà de traitement mental. En collaboration avec Jean-Baptiste Pussin, il prend en compte la part encore intacte de la raison de l'aliéné mental. C'est ainsi que l'insensé devient « sujet, et devient acteur de lui-même ».

En 1937, Freud s'est rendu compte de l'avantage qu'on pouvait tirer de la relation de l'enfant à l'animal en considérant le fonctionnement des identifications. L'enfant s'identifie à l'animal comme à ses peluches. Freud note :

« Les enfants n'ont aucun scrupule à considérer les animaux comme leurs semblables à part entière. Ils se sentent davantage apparentés aux animaux qu'à leurs parents, qui peuvent bien être une énigme pour eux. Dans un premier temps, la ressemblance est du côté de l'animal, la différence du côté de l'adulte » (*Totem et Tabou*, 1913).

L'INFLUENCE DE BORIS LEVINSON

C'est à la fin des années 1950 que Boris Levinson, un pédopsychiatre américain, fut le premier à parler du rôle catalyseur social que peut jouer l'animal envers l'homme. Selon lui, les animaux sont particulièrement utiles pour les personnes qui atteignent des stades plus fragiles de leur vie (perte d'autonomie, vieillissement, maladies, isolement, solitude). En 1964, lors d'une consultation avec un jeune enfant, qui refusait tout contact avec autrui et qui ne parlait pas, Boris Levinson remarqua que la présence de son chien dans son cabinet déclenchait petit à petit des interactions entre l'enfant et le chien. L'enfant se mit à parler pour la première fois. Le chien venait de briser le silence de la parole. Dès lors, Boris

Levinson développa la théorie de la « *pet-oriented child psychotherapy* » appelée communément zoothérapie, procédé qui se sert de l'animal familier comme médiateur de la psychothérapie. Fondée sur le fait qu'en psychologie infantile la communication doit passer par le jeu. Il fut le premier à écrire sérieusement et largement sur l'utilisation d'animaux dans le traitement de désordres psychologiques.

Par la suite, les psychiatres Sam et Elisabeth Corson, furent les premiers à développer les travaux de Levinson. Ils mirent en œuvre le premier programme de zoothérapie dans une unité psychiatrique à l'Université d'État d'Ohio en 1977. Dans leur étude, ils permirent à cinquante patients de choisir un chien parmi différents éleveurs et de travailler réciproquement et quotidiennement avec l'animal à des heures précises. Trois patients se retirèrent du programme. Les quarante-sept autres montrèrent une nette amélioration de leur comportement. Les chiens agirent comme un déclencheur social, forgeant un lien positif entre des patients et le personnel de l'hôpital. Les patients démontrèrent un aspect renforcé d'indépendance et de confiance en soi. On est dans les préludes de la zoothérapie.

2

MES MAÎTRES À PENSER

DE NOS JOURS, il y a encore très peu de travaux ou d'analyses scientifiques sur la zoothérapie en France. Dans mes pratiques personnelles, depuis les années 1970, je suis parti sur les bases de la relation que l'enfant développe avec le jeu (voir Mélanie Klein et Donald Winnicott ci-dessous) et du fait que l'animal pouvait être partie prenante de ce jeu. Il se créait ainsi une complicité entre l'animal médiateur de jeu et l'enfant. Ce dernier alors, se confiait et se dévoilait plus facilement à son compagnon à quatre pattes. Petit à petit l'animal jeu devient le miroir de l'enfant et ce dernier s'identifie à l'animal. C'est le point de départ de la psychanalyse que je pratique et que j'appelle « la communication relationnelle et psychanalytique par la médiation animale ».

LA TECHNIQUE DU JEU SELON MÉLANIE KLEIN (1882-1964)

Après avoir perdu sa sœur Sidonie, dont elle était très proche, alors qu'elle n'avait que 4 ans, à 19 ans elle perd son frère et ensuite sa mère meurt alors qu'elle vient d'avoir 32 ans. Mélanie Klein est donc marquée tout au long de sa vie par la problématique du deuil. C'est ainsi qu'elle décide de faire une psychanalyse avec Ferenczi pour lutter contre la dépression. Elle entreprend une deuxième analyse avec Karl Abraham avec qui, par la suite, elle travaillera à Londres. Dès lors, elle pratiquera des psychanalyses